Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 22

Artikel: Lettres japonaises : Chum à Yoa !
Autor: Chum
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-182803

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lettres japonnaises.

Chum à Yoa!

Je viens d'assister à une séance du parlement vaudois, et maintenant que j'ai pu juger *de visu*, ma conscience d'historien m'oblige à reconnaître que ma précédente lettre fourmillait d'inexactitudes, ou si l'on veut d'exagérations. Sur la foi d'un livre imprimé par ordre supérieur, j'ai dit que le Grand Conseil était composé d'hommes graves, expérimentés, savants, moraux, etc. Je n'ai pas à changer le quatrième adjectif pour la bonne raison que je n'ai pas en mains la clé des consciences, mais, basta! quant aux trois autres, je dois faire quelques réserves. Je m'attendais à voir des législateurs à barbe blanche, portant sur leurs fronts l'empreinte de la divine sagesse. Au lieu de cela, j'ai vu des disciples de *Hin-Nun*, ou agriculteurs écoutant avec grande attention, comprenant peu et ne parlant pas, puis des industriels, des marchands ne disant rien et bâillant beaucoup, enfin des avocats jeunes, à figure pâle, à moustache sans mesure, causant, riant, épiloguant, et brouillant toutes les questions.

A première vue, cette assemblée ne m'inspira qu'une confiance très limitée, et au moment où je me préparais à sortir, mon voisin qui, sans doute, avait deviné mes impressions, me fit remarquer sept personnages à tenue correcte. « Voilà, me dit-il, les *Kamis*, ou génies protecteurs, qui dirigent nos destinées; aux autres, nous ne demandons souvent rien, sinon de faire nombre et chorus. Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'à l'occasion, ils ne puissent prendre en mains et diriger parfaitement nos affaires, car ils ont reçu le plus saint, le plus sacré des baptêmes.

— Eh quoi! auraient-ils tous été plongés dans les eaux du Jourdain?

— Mieux que ça.

— Dans le Gange donc?

— Encore mieux.

— Alors?

— Ils ont été baptisés du suffrage universel, monsieur.

Et en disant ces mots, mon homme ôta son chapeau et fit une révérence à la manière de nos bonzes lorsqu'ils sont en présence de Koobo. Je l'imitai, car j'ai pour habitude de respecter toutes les religions. Au bout de quelques instants de silence, mon interlocuteur reprit : « Le suffrage universel, c'est la panacée par excellence, le palladium des républiques, la *vox dei* enfin, et un ignare qui a passé par ce bain populaire devient tout à coup un Solon.

— Ah! je comprends, c'est comme la robe de Sganarelle qui faisait parler latin à un simple faiseur de fagots et lui donnait toute la science des plus fameux médecins.

— Vous y êtes : robe de *Sganarelle* ou suffrage universel c'est tout un, et voilà pourquoi il n'y en a point comme nous, et que vous avez raison de venir étudier le jeu de nos divines institutions..... Du reste, il y a deux choses dans ce monde qui me donnent une soif de tonnerre, c'est parler et me taire, et si vous voulez me croire, nous irons piquer un verre ensemble dans la pinte aux conseillers; là vous trouverez à qui causer.

Je remerciai ce généreux Vaudois et le quittai pour pouvoir réfléchir à mon aise sur les mérites du suffrage universel.

Ton CHUM.

Sapho.

Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant quelques détails historiques sur le personnage de l'antiquité grecque qui a inspiré la belle toile de Gleyre. — Cette toile que les hommes de l'art placent au premier rang des œuvres du peintre est devenue la propriété de M. Mercier, de Lausanne.

Sapho naquit à Mitylène, dans l'île de Lesbos, vers l'an 612 avant J.-C. La nature qui l'avait douée d'un grand génie lui avait refusé jusqu'aux apparences de la beauté. — Notons que le tableau dont nous venons de parler nous dissimule les traits de son visage. — Si Platon la nomme *belle*, c'est sans doute à cause du génie dont étincelaient ses yeux, et qui, comme une belle âme, embellit la figure humaine. On assure que Sapho savait jouer de tous les instruments connus dans la Grèce. Ce dont on est certain, c'est qu'elle excellait sur la lyre et qu'elle fut l'inventrice du vers harmonieux qui porte son nom. Accusée d'avoir trempé dans une conspiration contre le souverain de Lesbos, elle fut bannie et choisit la Sicile pour lieu de son exil.

Quand les anciens parlaient des poésies lyriques de cette dixième des muses, ils les appelaient des *feux*, des *flammes*, des *ardeurs*. « Sapho, disait Plutarque, répand au dehors tout l'incendie de son âme; c'est une Pythie, ajoute-t-il, qui s'allume sur son trépied. Elle ne semble connaître d'autres dieux que Vénus et l'Amour, d'autres sentiments que les transports, le délire et le désespoir. »

Sapho, simple citoyenne de Lesbos, eut, comme une souveraine, une monnaie frappée à son honneur, et portant sa lyre et son image. Ce fut le prix d'un grand nombre de sublimes compositeurs, d'épithalames, d'élégies et d'épigrammes.

Deux odes sont tout ce qui nous reste de ses productions, avec quelques minces lambeaux épars dans quelques historiographes de la Gréces.

Sapho était veuve d'un des plus riches citoyens d'Andros, duquel elle eût une fille nommée Cléïs. Elle passe pour avoir suivi en Sicile l'insensible Phaon, qui ne partageait pas ses sentiments et la fuyait. On dit que ce fut de cette île qu'elle s'embarqua, désespérée, pour se précipiter de la roche de Leucade, et qu'elle fut la première qui choisit ce lieu brumeux et sinistre pour se guérir d'un insupportable amour en ensevelissant dans les flots ses feux et sa honte.